

Réflexions libérées au sujet de l'obligation scolaire Andreas Laudert

Andreas Laudert est auteur et enseignant. Il est en train d'écrire un scénario dans lequel il éclaire l'obligation scolaire et la remet radicalement en question. Ici, il reflète sa propre biographie à la lumière de ces questions — un exemple.

Lorsque j'allais à l'école, je ne pensais pas que c'était un devoir pour moi. Aujourd'hui, je m'effraie à l'idée que j'ai fait quelque chose pendant des années que je ne voulais pas faire et que j'ai souvent détesté faire. L'école fut purement et simplement — ou bien quoi qu'il en soit — une arène sociale et un lieu d'entrée en relations, pour apprendre à se connaître soi-même. Ce que je fais aujourd'hui concrètement et professionnellement, je n'en suis ni formellement ni réellement redevable à l'école, ou bien de manière insignifiante seulement. Rétrospectivement, le baccalauréat ne me fut même pas nécessaire pour devenir auteur dramatique, ni prêtre et pas même non plus, dans le domaine de l'anthroposophie, pour mettre à la disposition d'autres ce que j'en ai progressivement assimilé. Quand bien même cela sonne naïvement, en fin de compte, je ne fus simplement que moi-même. Qu'en se rapportant à la profession, j'avais biographiquement réalisé de cette manière une trinité à partir de l'art, la religion et la science, dans le champ de tension desquels je suis actif en tissant pour ainsi dire, cela ne me devint conscient que plus tard. À partir de la 28^{ème} année, Kafka m'était devenu important à l'occasion, lequel — se rendant en 1911 chez un initié et un enseignant — était allé chercher la confirmation auprès de Rudolf Steiner de « pouvoir mener la trinité à bonne fin » : la littérature, l'activité de fonctionnaire dans une « institution d'assurance sociale » et la « théosophie » — donc de faire simplement ce qu'il éprouvait comme son impulsions originellement sienne : « *Au bureau, je me contente extérieurement de mes devoirs mais pas de mes devoirs intérieurs et tout devoir intérieur non accompli devient un malheur (...)* »¹ La « fin » — en quoi eût-elle consisté ? En un achèvement couronné de succès de ce cheminement d'apprentissage ? Cela n'eût peut-être pas du tout été une bonne fin, seulement une retraite, un semblant de résolution. Pas davantage ne devait être l'objectif de Kafka de passer pour un élève de Steiner. Si l'on se réfère à ses descriptions de moments heureux, le premier sens eût été pour lui d'exister dans la plus haute activité possible, à savoir, un sentiment du soi sans doute, une énergie créatrice s'écoulant et une confiance sans limite ? C'eût été un mouvement dynamique, peut-être quelque chose de la nature du danseur, c'eût été une liberté.

Dynamique ou devoir ?

Il y a quelques raisons, relatées sans cesse par réflexe, contre la suppression de l'obligation scolaire. Par exemple, que d'autres élèves seraient contents, eux, d'avoir le droit d'aller à l'école. La structure idéale de cette objection, ressemble à la remontrance que l'on dût choisir d'y aller, puisque d'autres, qui ne peuvent pas librement y aller, dussent trouver cynique le refuser de cette chance pour quelque raison que ce soit. — Parler d'une suppression de l'obligation scolaire fait ensuite sens si, au lieu de placer des moralismes, on met la question de l'image de l'être humain au centre, à savoir la question du Je. — Depuis une paire d'années, une radicalisation du discours s'accomplit dans les domaines les plus variés. Les tabous ne tombent pas à partir d'une fin en soi, mais au contraire parce que les Lumières interviennent sur un nouveau plan. Toujours plus de gens ont le courage désormais, non seulement de se servir de leur propre compréhension, mais plus encore de prendre au sérieux l'intuition personnelle et de se fier plus sérieusement à leurs propres intuitions et connaissances. Dans le contexte de l'allocation de base inconditionnelle ou du débat sur la surveillance et même des questions de politiques familiales, se trouve en fin de compte aussi l'exigence envers une fin de ce qu'on appelle la « scolarisation » — un concept exécrable que l'on rencontre à l'occasion aussi à l'école Waldorf. L'idée n'est pas nouvelle et une bonne littérature est présente depuis des années.² Approché, pour écrire un essai sur ce thème, cela me sembla tout d'abord au plus honnêtement pour moi calquer le procès personnel. — Je ne m'étais jamais grandement préoccupé de ce sujet, ce n'est qu'au moyen d'une demande de scénario qu'il entra dans ma focale et je commençai à réfléchir de neuf sur mon propre temps de scolarité. Lorsque je parlais de cette idée, la réaction de suffisance de même que celle de partenaires soi-disant sans préjugés, m'étonnaient souvent. Cela me déconcertait. Tout d'abord, une fois pour toute, l'école est assurément quelque chose digne d'être salué et elle sert essentiellement l'objectif élevé d'apprendre quelque chose — à dire vrai, ce que cela veut dire — se former. Mais pourquoi donc, quelque chose d'aussi beau se voit proclamer comme un devoir ? Comme si l'on offrait un cadeau à quelqu'un et qu'on le traînait devant les tribunaux parce qu'il ne s'en réjouissait pas. Lorsque nous discutons sur le fait que l'être humain, dans le ventre de sa mère est déjà un être humain ou bien que les enfants ont

Références:

¹ Franz Kafka : « *Tageebücher* », 28 mars 1911.

² Voir avant tout : Bertrand Stern : *Ça suffit de l'école ! Le droit humain, de librement se former*. Leipzig 2006.

un droit au respect total de leur corps et qu'on ne peut disposer de leur dignité — pourquoi dénions-nous à l'adolescent la liberté d'organisation temporelle et spatiale, de pouvoir se former sur ce chemin-là qui lui semble conforme comme individu ? L'obligation scolaire est un geste intellectuel de défiance propre à la mise en tutelle, comme des lois d'anti-discrimination ou l'obligation de porter un casque pour les cyclistes. De telles mesures, certainement parfaitement fondées, sont imprégnées d'un abus de sollicitude, effectivement de la part de l'État ergoteur et témoignent d'une image moralisatrice de l'être humain, dans laquelle la maxime selon laquelle je dois vouloir pouvoir faire, ce que je suis censé faire est, pour le dire modérément, rudement raccourcie. On ne pourrait pourtant pas plus grossièrement se méprendre ici sur ce chant d'éloge, ou mieux d'égide, chanté pour la liberté, comme si à présent on dénigrerait : allons bon, il s'agit donc ici de nouveau d'une liberté de, une liberté est nonobstant une liberté de fait pour l'obligation, comme liberté aussi pour ce qui semble m'obliger. En vérité pourtant la philosophie de la liberté anthroposophique est reliée à des mouvements du destin, à une dynamique de vie : l'anthroposophie comme un « accomplissement du devoir », comme Steiner dut la caractériser un jour, signifie le devoir intérieur de se suivre soi-même, de rester fidèle aux points de vue spirituels dans toute situation de vie, au lieu d'obéir formellement. Une liberté « pour » ne peut prospérer qu'à partir d'un liberté « de ».

Arrière-plan : Dans son évolution remontant à Luther, l'obligation scolaire se répandit en Allemagne au moyen de l'éducation militaire de l'état prussien. La mise au même plan de l'école et de la formation [militaire, *ndt*] fut marquée de manière déterminante par la « loi impériale d'obligation scolaire » [*Reichsschulpflichtgesetz*] nationale-socialiste de 1938, laquelle agit par « l'obligation de présence à l'école » en Allemagne jusqu'à aujourd'hui encore. Par l'article 7 de la *Grundgesetz* [loi fondamentale], « L'ensemble du système scolaire est placé sous la surveillance de l'État », on allègue, jusqu'aujourd'hui, que des jeunes êtres humains deviennent de « bons » citoyens seulement par l'école. — Jusqu'en Suède et en Allemagne, il existe dans tous les pays européens des possibilités de se former sans être présent à l'école. Quoi qu'il en soit l'obligation scolaire mène sans cesse à une critique internationale. En 2010, un tribunal d'immigration US la jugea comme une persécution politique et garantit provisoirement l'asile politique à une famille originaire d'Allemagne qui voulait éduquer elle-même ses enfants. L'envoyé spécial de l'ONU, Muñoz, exprima en 2006 son inquiétude que l'obligation scolaire restrictive allemande criminalisât la mise à contribution du droit à la formation au moyen de formes de vie alternatives comme les cours particuliers à la maison. On exige souvent une transformation vers un devoir de formation qui garantirait la liberté globale des lieux et méthodes. Entre temps, la scène évolue en direction de la suppression de la scolarité obligatoire et un engagement pour une liberté de formation. Ceci va jusqu'au partage solidaire des frais de justice. Au moyen d'une longue expérience juridique, un chemin s'est ouvert en direction d'une mise en échec croissante des tribunaux. Si l'on peut apporter la preuve qu'un enfant ne veut pas de lui-même aller à l'école — bien que les parents l'ont inscrit et essayent de l'y conduire en plus, — les tribunaux ne peuvent pas faire grand chose. En Allemagne, trois cents mille adolescents par an la refusent ou font l'école buissonnière. On estime à 1000 apprenants libres [*Freilerner* – « libres apprenants » ou autodidactes] qui sortent de plus en plus de leur isolement. Le mouvement Waldorf n'apparaît qu'à peine jusqu'à présent dans le discours sociétal qui s'éveille.

Scène : L'association *Enseignement naturel* informe les « libres apprenants » et s'engage pour une formation autodidacte : www.bvni.de La « communauté solidaire des libres apprenants » soutient des gens entrant en conflit avec les autorités ou bien condamnés à payer une amende : www.freilerner-solidargemeinschaft.de « *Septé* » est un groupe de jeunes gens qui n'ont fréquenté aucune école pendant longtemps qui s'expriment contre l'obligation de scolarité : www.septembertreffen.de Au sujet de l'école à la maison : www.hausunterricht.org Sur Facebook existe le groupe « *Freilerner Netzwerk* » Aperçu en direction d'autres organisations : À Berlin il y a le semestre autodidacte sous : www.handlungsspielraum-berlin.de La scène se rassemble une fois par an sous www.schulfrei-festival.de La communauté d'étude itinérante combine des marches quotidiennes avec des objectifs d'étude autodéterminés sous www.classroomalive.com En 2013, seize adolescents vécurent et étudièrent à Stuttgart sous : www.uniexperiment.de En résultat se fonda à la Coopérative Dürnau la www.dorfuniversitaet.org. **Jonas von derGathen**

Qu'est-ce qui était déterminant à l'école ?

Par la fin de l'obligation [de présence, *ndt*] scolaire des capacités prendraient naissance pour ce dont il s'agit en ce qui concerne l'essence de la formation de soi : à savoir apprendre à connaître le monde dans toute son abondance, de suivre les intérêts et questions actuelles et à partir de sa propre impulsion — car ce n'est qu'ainsi que l'on remarque ce qui a été acquis d'expérience — s'informer soi-même en se reliant au monde. Ou bien ne s'agit-il plus du tout pour nous de l'essence de l'école, mais au contraire seulement de son principe ? Ce serait une évolution typique sur laquelle on peut se fier au plan civilisationnel mais qui s'achève, malheureusement, si de « précoces priorités » ne venaient pas la remettre à plus tard au moment précis où ce qui est par trop humain vient en chasser violemment les images archétypes — à savoir, la jouissance du pouvoir, la nonchalance spirituelle, la peur de perdre le contrôle de ce qui est « vérifié ». ³ L'essentiel n'est en aucun cas « invisible à l'œil » ; c'est même tellement visible que cela nous

³ Ainsi autrefois l'argent était-il un moyen d'échange — ensuite il s'est mis à travailler. Pourtant, au plus tard depuis ce qu'il est convenu d'appeler la crise financière, la conscience a grandi que l'on ne peut avoir de fréquentation de l'argent digne de l'être humain que par la connaissance de la nature de l'argent et de sa fonction. Il existe aussi un nouveau flair de la pratique à l'école — parce qu'on pressent que véritablement toute la vie est pratique.

aveugle. À savoir, pour préciser, que ce qui est prétendument accessoire représente véritablement la chose principale, c'était la connaissance centrale du temps personnel du lycée : importante était la Société anonyme du théâtre et de la philosophie, décisif fut un professeur d'allemand qui faisait éclater chez Kafka toutes les formes rigides et savait nous provoquer, puisque Kafka pour lui n'était pas un matériau du programme, mais il était existentiel. Essentielle fut l'épreuve écrite de math, lors de laquelle deux heures durant, je rédigeai un poème et marquante fut pour moi aussi l'enseignante féministe en religion, qui fut renvoyée par la directrice catholique — j'aimais bien les deux.

Lorsque la volonté vient de l'extérieur

Assurément j'aurais été surmené si je n'avais pas dû subitement, à 16 ans, acquérir un savoir basique, par le procéder familial de l'entrée de l'école à sa sortie, en grammaire et géométrie, sans infrastructures, sans *Internet*, sans prototype. Mes parents, plutôt incultes, ne possédaient aucun ouvrage à prendre au sérieux, la scolarité à la maison, il n'en aurait pas été question. Déjà à l'époque, me plaisait en outre l'éloge éternelle de l'initiative, le choix, de volonté propre. Cela peut être beaucoup plus avisé d'accepter ce qui vient de quelqu'un, lorsque d'autres disent, fais donc une fois cela, nous te le demandons, fais-le ! Le jour où l'entraîneur de foot de l'équipe des élèves me positionna soudain au centre du terrain, alors que je m'étais vu plutôt en position d'ailier, alors cela se mit à étinceler et à circuler tout autrement autour de moi et je compris subitement que la volonté propre ne sort pas forcément de soi, mais au contraire souvent elle vient carrément de l'extérieur. Et pourtant, j'ai oublié les deux tiers de ce que j'ai « appris » en cours, non pas au sens productif de la chose, à savoir que désormais cela appartiendrait à mon Je et eût formé un humus sur lequel tout le reste pût pousser. Non, ce fut une dilapidation de temps, ce fut un tourment. Il s'agissait constamment seulement que le temps passât jusqu'à ce que je pusse me consacrer à ce qui m'a réellement préparé à la vie d'après. Naturellement je suis enclin à attribuer cela au fait que je n'étais pas dans une école Waldorf. Mais pourquoi à présent, comme enseignant, les mêmes phénomènes classiques, les rituels d'évitements, de vouloir avoir congé, le déplaisir, viennent constamment à ma rencontre ?⁴

Le moment est-il venu ?

Il se peut que celui qui avance en âge — au sens de Goethe, que seule la loi peut nous donner une liberté — aussi à partir de fondements d'anthropologie humaine, ait besoin nonobstant de l'invitation pressante à la résistance scolaire naturelle. Probablement cela afflue spirituellement malgré la fin de l'obligation scolaire, d'une manière analogue — la comparaison est presque frivole — à l'achat sans numéraire. Les esprits se séparent : il y a des « réformes » qui organisent avant tout le terrestre de manière optimale, nous libèrent de maintes fatigues et rendent le quotidien plus pratique pour ce genre d'âme qui s'associent de telle manière. Et il y a du changement qui encourage l'âme, au lieu de cela, à s'élever et à s'orienter sur l'esprit et à se fier totalement aux forces d'apprentissage de soi. L'école engendre du savoir — mais aussi une conscience (de soi) ? Le devoir de présence enchaîne des enfants aux « heures de cours » et aux espaces et leur fait un procès s'ils la refusent. Sans qu'ils eussent fait quelque chose de mal, ils sont un matin mis en état d'arrestation, quelqu'un doit les avoir trahis. — Pourtant là où Kafka et le « petit prince » sont cités un autre ne doit jamais manquer : Victor Hugo, qui aimait tant le Rhin sublime près de Bingen, sur lequel tout au long de ces années je jetais un regard rempli de nostalgie : « *Rien n'est plus puissant qu'une idée, dont le moment est venu.* »

Das Goetheanum 44-45/2016.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Andreas Laudert, né en 1969 à Bingen sur le Rhin, étudia à l'Université des Arts de Berlin l'écriture scénique et fut actif comme éducateur, entre autres, en pédagogie curative. Ses pièces de théâtre, publiées aux éditions Merlin, furent représentées autour du tournant du millénaire sur de nombreuses scènes allemandes, et pour finir au théâtre du Land de Tübingen, et aux *Sophiensälen* de Berlin. Vinrent des contributions dans la *Süddeutschen Zeitung*, des publications de textes en prose ou lyriques ainsi que l'attribution du prix d'encouragement *Georg-K.-Glaser* de la SWR (2002). En parallèle, s'accomplit la rencontre avec l'œuvre de Rudolf Steiner dans les années 1995-1998 qui mena à un renforcement et à une préoccupation plus importante au sujet de questions spirituelles et à se relier au mouvement anthroposophique actuel. Après des études théologiques à Hambourg, il officia comme prêtre de la Communauté des Chrétiens de 2007 à 2011. Il vit aujourd'hui en écrivant libre à Klingberg sur la Mer Baltique avec sa famille. Récemment parues : *La mission de vie oubliée — De Kafka à Napoléon. Une quête des traces* (Stuttgart 2011), *pêle-mêle. Une imagination* (Francfort-sur-le-Main 2012).

⁴ Les enfants veulent souvent se laisser confirmer seulement pour la raison que justement le copain y est aussi et que tous font cela. Mais parfois le seule et unique enfant vraiment « confirmé », c'est celui qui s'est décidé contre cela. La confirmation nous initie au Je qui grandit hors de la tutelle dans le « mener soi-même ». Ainsi la fin de l'obligation scolaire ne signifie pas la fin de l'école classique, au contraire elle en fait une option, une méthode éventuelle, comme la confirmation n'est pas simplement à forfait ou utile. Ce qui importe c'est le lien personnel au motif de mon action, s'ils sont étrangers, repris à mon compte ou bien naissent des profondeurs de mon Je, de savoir si j'aime ce qui est à faire. **Lea Madeleine Ronner.**

Dans **Die Drei 7-8**/2012, il a publié: *Au sujet de la relation actuelle entre méditation et prière* ; dans **8-9**/2016 : *Le sentiment de vérité* les deux articles ont été traduits en français et sont disponibles sans plus auprès du traducteur.